

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Mardi 31 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 31 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Inquiétude](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date 1849-07-31

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mardi 31 Juillet 1849 7 heures

Qu'aurez-vous fait ? Où êtes-vous ? Comment êtes-vous ? Je ne puis pas penser à

autre chose. J'espère que vous serez allée à Brighton. J'en ai eu hier des nouvelles. Sir John Boileau y est. Il parle du bon état de l'endroit, de la bonne disposition de ceux qui y sont, sans doute le choléra n'y est pas. Et la peur que vous avez du choléra m'inquiète autant que le choléra même. Quand je l'ai eu en 1832. Mes médecins, Andral et Lerminier, ont dit que, si j'en avais eu peur il aurait été bien plus grave. Je n'en avais point peur. Que je voudrais vous envoyer ma disposition ! Et aujourd'hui mardi, je n'aurai même pas de nouvelles de ces nouvelles déjà vieilles de 48 heures. J'espère que vous aurez vu M. Guéneau de Mussy. Il me paraît bon pour donner un bon conseil et de l'appui, aussi bien que des soins. Je serais étonné s'il ne s'était pas mis complètement à votre disposition. Demain, demain enfin, je saurai quelque chose. Quoi ?

Dearest, je veux parler d'autre chose. Voilà l'Assemblée prorogée. Avec une bien forte minorité contre la prorogation. Je doute que ce soit une bonne mesure. Dumon, qui va venir me voir, m'écrit : " Vous êtes arrivé au milieu d'une crise avortée. Le Président ne fera pas son 18 Brumaire dans une inauguration de chemin de fer et l'Assemblée n'a d'énergie que pour aller en vacances. Le parti modéré n'a ce me semble, que les inconvénients de sa victoire. A quoi lui serviront les lois qu'il fait si péniblement ! Est-ce le mode pénal qui nous manque ? Mais déjà les dissentiments percent, dans la majorité. Elle se divise comme si elle n'avait plus d'ennemis. Je crains bien que le parti légitimiste ne soit avant longtemps, un obstacle à la formation, si nécessaire du grand parti qui comprendrait les libéraux désabusés, les conservateurs courageux, et les légitimistes raisonnables. Il a bien bonne envie d'exploiter à son seul profit, cet accès de sincérité qui fait faire depuis huit jours tant de confessions publiques, et il semble disposé à marchander l'absolution à tout le monde, sans vouloir l'accepter de personne. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends dire me donne une triste idée de la situation du pays. Avec l'économie sociale d'une nation civilisée nous avons l'état politique d'une nation à demi barbare. L'industrie et le crédit ne peuvent s'accommoder de l'instabilité du pouvoir ; la douceur de nos mœurs est incompatible avec sa faiblesse. Nous ne pouvons rester tels que nous sommes ; il faut remonter ou descendre encore. Notre faiblesse s'effraie de remonter ; notre sybaritisme s'effraie de descendre. Il faut bien pourtant ou travailler pour le mieux, ou se résigner au pis : tout avenir me semble possible excepté la durée du présent. Je ne crois pas que la prolongation (je ne dirai pas la durée) du présent soit si impossible. Le pays me paraît précisément avoir assez de bon sens et de courage pour ne pas tomber plus bas, pas assez pour remonter. On compte beaucoup, pour le contraindre à remonter sur l'absolue nécessité où il va être de retrouver un peu de prospérité et de crédit qui ne reviendront qu'avec un meilleur ordre politique. Je compte aussi, sur cette nécessité ; mais je ne la crois pas si urgente qu'on le dit. Nous oublions toujours le mot de Fénelon : " Dieu est patient parce qu'il est éternel. " Nous croyons que tout ira vite parce qu'il nous le faut, à nous qui ne sommes par éternels. Je suis tombé dans cette erreur-là, comme tout le monde. Je veille sans cesse pour m'en défendre. Je conviens qu'il est triste d'y réussir ; on y gagne de ne pas désespérer pour le genre humain ; mais on y perd d'espérer pour soi-même.

Dîtes-moi qu'il n'y a plus de choléra autour de vous et que vous n'en avez plus peur, je serai content, comme si j'espérais beaucoup, et pour demain.

Onze heures Je n'attendais rien de la poste et pourtant. il me semble que c'est un mécompte. Adieu, adieu, adieu, dearest. God bless and preserve you, for me ! Adieu.

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 31 juillet 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 31 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-07-31.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/01/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3039>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 29/11/2022

Des Riches - Mardi 31 Juillet 1689²³⁸⁰

7 heures

Qu'aurez-vous fait ? Où êtes-vous ? Comment êtes-vous ? Je ne puis pas penser à autre chose. J'espère que vous serez allé à Bripton. J'en ai eu hier de nouvelles. Sir John Woilcoan y est. Il parle du bon état de l'endroit, de la bonne disposition de ceux qui y sont. Sans doute le choléra n'y est pas. Et la peste que vous avez du choléra, n'inquiète autant que le choléra même. Quand je l'ai vu en 1689, mes médecins, Audrat et Lorminier, ont dit que, si j'en avais eu plus, il aurait été bien plus grave. Je n'en avais point peur. Que je voudrais vous ayez ma disposition ! Et aujourd'hui Mardi, je n'aurai même pas de nouvelles, de la nouvelle, de la vieille, de 28 heures. J'espère que vous aurez vu M^r. Guentia de Mussy. Il me parait bon pour domes au bon conseil de se l'appui, aussi bien que de Jomir. Je serais étonné s'il ne s'était pas

8

mis complètement à votre disposition. Demain, demain enfin je saurai quelque chose. Lundi, Vendredi, je n'aurai pas d'autre chose.

Voilà l'Assemblée prorogée. Avec une bien forte minorité contre la prorogation. Je doute que ce soit une bonne mesure. Dumas qui va venir me voir, insiste à l'égard des accidents au milieu d'une crise avertie. Le Président ne fera pas son 18 Brumaire dans une inauguration de chemin de fer, si l'Assemblée n'a d'énergie que pour aller en vacances. Le phylloxera m'a, ce me semble, que la incarnation de la victoire, à quoi lui servirait le loi qui fait si péniblement ? Est-ce le code pénal qui nous manque ? Mais déjà les dissentiments percent dans la majorité, elle se divise comme si elle n'avait plus d'ennemi. Je crains bien que le parti légitimiste ne soit, avant longtemps, un obstacle à la formation si nécessaire du grand parti qui comprendrait les libéraux, les radicaux, les conservateurs courageux et les légitimistes raisonnables. Il a bien bonne envie d'exploiter, à son seul profit, et

accès de simplicité qui fait faire depuis huit jours tant de confessions publiques, et il semble disposé à marchander l'abolition à tout le monde, sans vouloir l'accepter de personne. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends dire me donne une triste idée de la situation du pays. Avec l'économie sociale d'une nation civilisée, nous avons l'état politique d'une nation à demi barbare. L'industrie et le crédit ne peuvent s'accoutumer de l'instabilité du pouvoir; la douceur de nos mœurs est incompatible avec la faiblesse. Nous ne pouvons rester tels que nous sommes; il faut remonter ou descendre encore. Notre faiblesse s'effraye de remonter; notre tyranisme s'effraye de descendre. Il faut bien pourtant ou travailler pour le mieux, ou se résigner au pire; tout avenir me semble possible, excepté la durée du présent.

Je ne crois pas que la prolongation (je me dirai par la durée) du présent soit si impossible. Le pays me paraît méritement avoir assez de bon sens et de courage pour ne pas tomber plus bas, pas assez pour remonter. On compte beaucoup, pour le

contraindre à remonter, sur l'absolue nécessité
où il va être de retrouver un peu de
prosperité et de crédit qui se revivront
qu'avec un meilleur ordre politique. Je
suis aussi sur cette nécessité; mais je
ne la croi pas si urgente qu'on le dit.
Nous oublions toujours le mot de Fénelon:
« Dieu est patient parcequ'il est éternel »
nous croyons que tout ira vite passé
quit nous le faut, à nous qui ne sommes
pas éternels. Je suis tombé dans cette
erreur là, comme tout le monde. Je
veille sans cesse pour m'en défendre. Je
souvient quit est triste d'y réussir; on
y gagne de ne pas désespérer pour le
genre humain; mais on y perd l'espérance
pour soi-même.

Dites-moi quit m'y a plus de chagrin
autour de vous et que vous m'en avez
plus peur, je serai content comme si
j'espérois beaucoup, et pour demain,
ou je surs.

Je m'attendois rien de la poste, et pourtant
il me semble que c'est un mécompte. Adieu,
Adieu, Adieu, Adieu. God bless and preserve
you, for me! Adieu.